1re année. N° 16. 15 Juillet 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

Un an**..... Vingt-quatre francs**

Six mois**. Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

15 Juillet 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE et Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n16bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. N° 16. 15 Juillet 1920

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny
Chef de l'Illustration : M. André Marty.

SOMMAIRE

L'affiche.
L'art de l'affiche.
Au Petit Palais.
Les disparus.
Stendhal et les modernes.
Le Prix de Paris.
Les grands Collectionneurs.
Félix Vallotton et l'Institut Carnegie.
Henri-Matisse et la triennale d'Anvers.
Ici...
...et ailleurs.
Propos de table.

L'affiche

S'il y avait une justice immanente, l'Emprunt national eût été désastreux : elle eût puni l'indignité des affiches qui l'annoncèrent de par la ville. On se rappelle avec chagrin cette indigente et puérile imagerie, ces vignettes de *keepsake*, ces tableaux « de genre » collés sur les murailles et qui lassaient la vue sans savoir la tyranniser. Une exposition récente, puis un concours, ravivent l'attention que mérite cependant un art dont cette expérience paraissait marquer le déclin. La vieille méthode française, il est vrai, s'était appliquée là. Où il fallait un calculateur... c'est-à-dire un décorateur, ce furent des peintres « de chevalet » qu'on choisit.

*

L'art de l'affiche n'est point, en effet, ce qu'imaginent ces derniers. Une affiche n'est pas un tableau, si, souvent, par malheur, certains tableaux ne sont que de mauvaises affiches. Des lois fort différentes gouvernent leur technique. Celles qui régissent l'affiche sont nettes, mais rigoureuses.

L'affiche est un appel, et non pas un raisonnement; un cri, non une dissertation; un résumé lumineux, non point une description. Elle a des moyens d'action qui lui sont particuliers. Obscure, ou compliquée, elle perd toute signification décorative, et en même temps toute saveur. Pour s'imposer au souvenir du passant, pour violer sa distraction ou forcer son indifférence, il lui faut agir, non de ruse, mais d'autorité. L'affiche est un coup de poing. Il lui faut toutefois porter juste.

Ses moyens sont multiples. Tantôt l'affiche utilise le rébus. Elle

pose une interrogation sans y répondre : moyen dangereux. Nous n'avons plus le loisir de résoudre des énigmes. A qui les lui propose, Gavroche répond qu'il n'en a cure — en termes plus vigoureux. Ou bien elle intime un ordre : nombre d'affiches anglaises réclamant la conscription volontaire avaient, au cours des années tragiques, ce caractère direct : le doigt tendu d'un homme vous arrêtait dans votre course.

Elle résume aussi, par une allégorie, le thème qui lui est offert. Telles sont les affiches, particulièrement heureuses, de M. Cappiello, pour certains produits pharmaceutiques, ou celle, toute récente, de M. Jean d'Ylen, pour notre confrère *l'Eclair*. Ici point de complication : le passant n'a pas à scruter les intentions du décorateur. L'art ésotérique n'est pas de mise ici. Un être humain précipité du ciel avec la foudre écrit un journal : c'est *l'Eclair*. L'emblème est simple. Il est juste. Un gnôme aux irréelles jambes vertes, pressant de vastes poumons fauves pour expirer du feu : c'est l'emblème de la chaleur caractérisé par la décomposition de la flamme. M. Cappiello fit là une des meilleures et des plus claires affiches que l'on sache.

La clarté, la lisibilité sont, en effet, les qualités nécessaires d'une affiche. Sans doute, on sait un motif plus commode : la grisette plus ou moins dévêtue, tenant en main le produit qu'on entend vanter. Signée de noms valables, l'œuvre est souvent une décoration charmante et spirituelle. Est-ce bien une affiche?

*

L'affiche est un art moderne. Elle n'apparaît point — du moins l'affiche artistique — avant le milieu du siècle dernier. Sans doute les difficultés techniques retardèrent l'éclosion de cet art mural. Avant la diffusion de la lithographie en couleurs et des procédés mécaniques, l'imprimerie ne pouvait guère établir la formule de l'affiche moderne.

Mais l'état des mœurs, surtout, s'y opposait. L'on eût tenu pour une impertinence, voici quelque cinquante ans, l'appel à l'attention publique que constitue une affiche. Quelle fut la première? Quel est l'audacieux qui, devancier des temps futurs, osa demander à l'art de célébrer une denrée? Quel fut l'artiste qui signa? Une exposition rétrospective nous fournirait de précieux détails. C'est l'art, aujourd'hui, qui nous enseigne l'histoire.

Car nous ne sommes plus au temps aimable des mémorialistes. La liberté de la presse a aboli les Pierre de l'Etoile et les Sévigné, les

Saint-Simon et les Grimm, les d'Argenson et les Mercier, ceux qui savaient puiser dans les faits du jour de curieux renseignements — souvent d'utiles enseignements. Plaignons nos petits-neveux. C'est en colligeant les collections des journaux — si le papier n'en est pas réduit en poudre — qu'ils étudieront notre temps. Mais ils ne nous connaîtront jamais si mal que nous-mêmes ne faisons.

GUILLAUME JANNEAU.

Maurice Denis. — L'affiche de "La Légende de Saint-Christophe".

L'art de l'affiche

UNE ENQUÊTE

...Mais qu'en pensent les artistes? Offrant la plume aux maîtres du crayon, le Bulletin *se félicite d'avoir provoqué d'intéressantes ou de plaisantes réponses.*

M. Maurice Denis nous a fait l'honneur de nous exprimer son opinion. Le décorateur du théâtre des Champs-Elysées, du Petit-Palais, de l'église de Gagny, était hautement qualifié pour intervenir dans un débat qui porte sur un système décoratif.

Excusez-moi : je n'ai fait que trois ou quatre affiches, l'une dans ma jeunesse pour la *Dépêche de Toulouse;* et dans ces derniers temps, une pour la *Revue des Jeunes*, gravée par Beltrand, une pour l'Académie Ranson, une autre pour la *Légende de saint Christophe;* j'oubliais celle pour le dernier emprunt qui n'a pas eu les honneurs de l'affichage. C'est bien peu d'expériences pour m'autoriser à donner mon avis... Cependant je crois utile de dire qu'il faut avant tout qu'une affiche soit lisible, et qu'au premier coup d'œil son langage soit clair. L'important est de trouver une silhouette expressive, un symbole, — oui un symbole qui, par le seul pouvoir de ses formes et de ses couleurs, s'impose à l'attention des foules et tyrannise le passant.

Il est certes plus aisé de recourir à la bizarrerie, au rébus, qui est

l'allégorie de la rue, ou de se contenter d'une belle tache décorative. Mais l'affiche est un drapeau, un emblème, un signe. *In hoc signo vinces.* Cette formule qui a servi le triomphe du christianisme doit nous rappeler que l'art est un langage, et que les formes sont les signes des idées : vérité primordiale, familière à toutes les grandes époques d'art collectif, propre à orienter du moins l'affiche hors du domaine cher aux esthéticiens de la finalité sans fin.

MAURICE DENIS.

Spécialiste de la décoration murale extérieure, et maître en cet art ingénieux, M. Léonetto Cappiello veut bien nous adresser l'utile consultation qui suit :

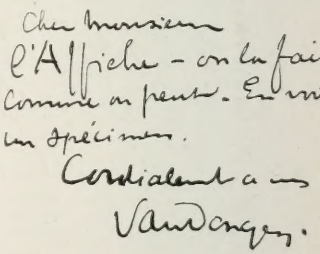
La valeur et l'efficacité d'une affiche réside à mon avis entièrement dans la forme de l'arabesque. C'est l'arabesque qui attire, qui retient, qui subsiste. Contrairement à ce que l'on croit, souvent la couleur est bien secondaire.

Répondant à un besoin des mœurs de notre temps, l'affiche peut et doit créer une esthétique décorative nouvelle qui sera parfaitement en harmonie avec l'époque que nous vivons.

Voilà son intérêt artistique et historique.

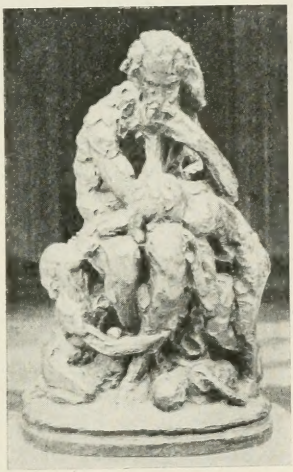
L. CAPPIELLO.

M. Kees van Dongen ne cherche point tant de complications. Nous lui savons gré d'avoir bien voulu résumer en ce mot instructif sa conception de l'art de l'affiche :



Au Petit Palais

Le musée municipal de Paris, le Petit-Palais, vient d'ouvrir ses portes. Voici deux mois, le *Bulletin* avait esquissé, trop sommairement sans doute, l'intéressant projet d'un aménagement nouveau qu'avait conçu M. Henry Lapauze, son directeur. Retardés par les multiples incidents de la vie économique actuelle, les travaux n'ont pu se terminer que ces jours derniers.



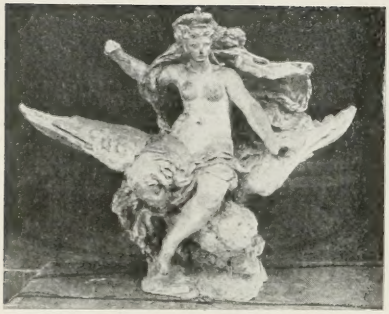
Carpeaux. — Maquette de l'Ugolin.

En un accord qu'aucun nuage n'a troublé, M. Autrand, préfet de la Seine, et M. Deville, président du Conseil municipal, et M. F. d'Andigné, rapporteur du budget des Beaux-Arts de la Ville, et M. Falcou, directeur des Beaux-Arts de la Ville, et les membres de la quatrième commission, ont, jour à jour, suivi les progrès des travaux. Il est beau et rare de voir une telle unité de vues et une telle unanimité entre une assemblée délibérante et les hauts fonctionnaires responsables. M. Henry Lapauze ne tarit pas d'éloges à l'endroit des collaborations bénévoles qu'il a reçues d'elle. « Si j'ai pu faire ici quelque chose déclare-t-il à ses amis, c'est grâce aux autorités municipales. Si Paris possède aujourd'hui un musée digne de lui, c'est à celles-ci qu'il doit en savoir gré. »

*

Le vaste vaisseau circulaire du premier étage qui abritait la peinture est entièrement transformé. Une série de hautes cloisons divise la galerie en salons de dimensions variées, sans toutefois réduire la lumière qui tombe du vitrage supérieur. Une frise au dessin tranquille, de MM. Rapin et Faugeron, domine les parois dont les cimaises sont d'acajou plein. Un plancher délicat complète l'aménagement matériel de la galerie.

Dans ces salons ont pris place, selon leurs affinités, les richesses du



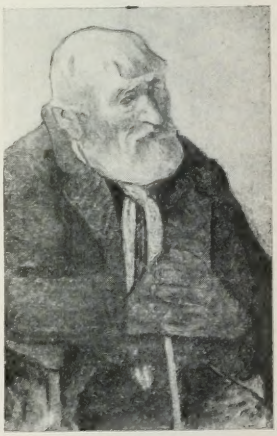
Carpeaux. — Figure décorative.

musée. M. Henry Lapauze a appliqué ici un programme fort intéressant : ce n'est pas un musée historique, ou chronologique, ou documentaire, qu'il a voulu constituer. C'est un cabinet qu'il a voulu montrer. Les collections municipales s'accroissent, il est vrai, par des achats : mais surtout par des donations. Elles forment une sorte de galerie d'amateur. C'est à mettre en valeur les éléments précieux qui la composent que s'est attaché M. Henry Lapauze.

⁂

Et c'est une révélation qu'il nous a ménagée. D'une part le fonds ancien, avec ses prestigieux Courbet, les *Demoiselles de la Seine*, le *Proudhon et sa famille*, les *portraits*, chefs-d'œuvre auxquels vient de s'adjoindre un vaste morceau peu connu, l'*Incendie;* avec ses Ziem, série unique à laquelle M. Henry Lapauze garde la reconnaissance d'avoir déclanché les donations qui suivirent; avec ses Henner, avec ses Harpignies; d'autre part de nouvelles et prodigieuses richesses font du Petit-Palais l'asile authentique de l'art moderne.

Un don généreux de sir Joseph Duveen vient d'y introduire en effet l'art contemporain sous ses formes les plus neuves et les plus récentes : il faut énumérer les pièces de cette admirable donation, dont nous sommes heureux de reproduire ici quelques-unes : voici, de Maurice Denis, des *Baigneuses;* d'Auguste Lepère, un paysage marin; de Mlle Dufau, la *Source;* de M. de Castro, *la Vallée de Thuit aux Andelys;* de Karbowski les *œillets;* de A. Legros, un *portrait de femme;* de Maurice Lobre, un



Paul Gauguin
Le vieillard au bâton.

Parc de Versailles; de Mme Mela Muter, des *Soudanais;* de Th. Ribot, la *Fillette en gris;* de K.-X. Roussel, un *paysage;* de Pissarro, le *Clocher du village;* de Renoir, des *Fruits;* de Gauguin, le *Vieillard au bâton;* de J.-F. Millet, *un portrait d'homme;* de Flandrin, un étude pour la décoration de Saint-Germain-des-Prés; d'Ingres, une lithographie originale : l'*Odalisque;* de Laprade, un *paysage d'Italie;* de James Tissot, un pastel : *Liseuse;* de Carpeaux, quatre plâtres et bronzes originaux.

C. Pissarro. — Le clocher du village

⁂

Mais M. Henry Lapauze est un entraîneur d'hommes, un *animateur* de générosités. Pour son musée, il a reçu de M. Jacques Zoubaloff une série d'œuvres considérable. C'est une suite d'Odilon Redon : une peinture, vingt et un pastels, dessins et aquarelles, les vingt-trois lithographies de la *Tentation de saint Antoine.* Ce sont dix-huit Granet; quatre-vingt-deux Harpignies, dont neuf peintures; vingt aquarelles de Jongkind; vingt-quatre dessins lavés de Rodin; douze lavis de Constantin Guys; dix-huit œuvres de Cros; une série d'études de Barye comprenant trente-six dessins lavés.

A. Lepère. — Paysage.

M. Jacques Zoubaloff a enrichi avec autant de munificence les collections de sculpture et d'objets d'art : quinze bronzes, deux cires, douze plâtres de Barye ; quatorze plâtres, deux terres cuites, huit objets d'art en métal précieux, un marbre de Desbois; trente-quatre

K.-X. Roussel. — Paysage.

orfévreries du génial Husson; trois plâtres et onze terres cuites d'Aristide Maillol; huit céramiques de Cros; un marbre, mélancolique figure féminine traitée en taille directe par Bourdelle, attesteront la générosité du donateur.

Ce ne sont pas les seuls dons qu'ait reçus le Petit-Palais. Un portrait d'*André Rivoire*, par Toulouse-Lautrec, don de M. Théodore Duret; les portraits de *Mme et de M. Caillard*, toiles de Victor Mottez, donnés par Mlle Dawis Gadiffet-Caillard; trois Carolus-Duran donnés par Mlle de Lancey; deux portraits de *Mlle Bashkirtseff* par elle-même, offerts par Mme Bashkirtseff; le portrait d'*Elisée Reclus*, dessin de Théo van Rysselberghe, donné par Mme Dumesnil; un *portrait d'homme*, par Mary Cassatt, don de Mme Justin Mayer; les portraits des deux *Coquelin*, l'un de Friant, l'autre de Giron, dons de M. Gustave Coquelin; le portrait du peintre Zamacoïs, par Henri Pille, don du poète Miguel Zamacoïs; quatorze œuvres de Jules Breton, données par Mme Virginie Demont-Breton; un grès reproduisant la tête du *Balzac* de Rodin, don de M. Jeanneney; enfin un dessin de Watteau donné par M. Philippon, complètent les diverses collections.

Maurice Denis. — Baigneuses.

*

Présentées avec un art ingénieux, les unes, — telles les Carrière — dans une petite salle bien faite pour le caractère intime et recueilli de l'œuvre; les autres dans leur gloire, — telles les Courbet — les séries n'ont pas été disposées seulement

selon leurs dimensions et leur tonalité. Elles constituent des groupements sympathiques. Ainsi s'exerce la critique, ne se limitant pas à juger l'authenticité et la beauté d'une œuvre, mais aussi son importance historique et son rang dans la grande famille.

G. J.

Pour nos peintres d'art religieux

On sait que le statuaire Epstein a fait récemment scandale, à Londres, avec une statue en pied du Christ où toute la tradition iconographique était bouleversée : son Jésus avait tout à fait l'air, rasé et demi-nu, d'un fakir. Epstein a répondu que l'image conventionnelle du Christ était une invention du XVIII[e] siècle : il se trompait : Rubens, le Vinci et Raphaël figuraient déjà le Nazaréen selon « l'image conventionnelle ». Et elle était fixée bien avant eux. Nos peintres religieux, — au cas de besoin — seront peut-être contents de savoir ce qu'à l'empereur Théophile écrivait Jean de Damas, mort en 760. « Le Christ était de haute et imposante taille, ses sourcils se rejoignaient sur le nez; il avait les cheveux bouclés, la barbe noire. Les cheveux étaient blonds comme le blé, pareils à ceux de sa mère. » Lentulus, qui vivait près de Pilate, est plus précis encore : « Jésus était de puissante stature, tout gracieux, ayant une contenance vénérable; il imposait l'affection ou la crainte à ceux qui le regardaient. Ses cheveux enroulés étaient souples comme des vagues; ils tombaient sur ses épaules, une raie était tracée sur le milieu de la tête. Quant à la barbe, elle était rouge de la même couleur que les boucles. Cette barbe était courte et fourchue; les yeux brillaient d'une lumière changeante. » Faut-il citer Nicephore Callistus (1330) : « Il était haut de sept empans (1). Son corps était superbe. Ses cheveux étaient blond clair, nullement crépus, et frisés à l'extrémité : ses sourcils étaient noirs, un peu arqués et sans brisure. La barbe, peu abondante, tirait sur le roux : il avait le dos un peu courbé, en sorte qu'il ne se tenait jamais complètement droit. Il restait toujours grave et calme. » M. Epstein a produit un type tout différent. Mais MM. Maurice Denis et Georges Desvallières ne regrettent sans doute pas d'avoir lu d'un peu plus près, Callistus, Lentulus et Jean de Damas.

P. F.

(1) Callistus doit faire erreur, car sept empans cela ne fait guère qu'un mètre cinquante-sept centimètres et demi. C'est peu pour un bel homme.

Les disparus

M. ÉMILE BOURGEOIS

Par un écho de la *Renaissance*, qui devance même l'événement, le Tout Paris artistique apprend la retraite de l'éminent administrateur de la manufacture nationale de porcelaine de Sèvres, M. Emile Bourgeois. Le savant historien quitte la vieille maison à la veille de sa transformation. Craint-il, devenant « capitaine » d'un établissement transformé, pourvu de l'autonomie financière et de la personnalité civile, de n'avoir pas l'expérience des conditions pratiques où se meut l'industrie?

Il résigne le gouvernement de la manufacture à son administrateur adjoint, M. Lechevallier-Chevignard. Tous deux avaient collaboré à l'établissement du programme d'industrialisation — qu'on daigne excuser la barbarie du terme — qui triomphe devant le Parlement, à la grande inquiétude de certains. Ce n'est donc pas une divergence de vues qui provoque la retraite de M. Emile Bourgeois.

*

C'est, selon toute apparence, le désir qu'a celui-ci de recouvrer quelque liberté. Historien diplomatique apprécié, professeur en Sorbonne, professeur à l'Ecole des Sciences politiques, membre de l'Institut, M. Emile Bourgeois, qu'une incursion dans le domaine de la critique d'art avait désigné pour occuper le poste éminent auquel il renonce, a de vastes travaux sur le métier. Il voudrait les achever. Il veut donner à son *Manuel d'Histoire diplomatique*, une suite particulièrement délicate : car l'histoire des négociations qui, de 1830 à 1870 précédèrent la guerre un peu oubliée aujourd'hui est semée d'embûches.

*

La direction d'immenses ateliers dont on veut transformer les méthodes de travail exige aujourd'hui un labeur exclusif. Leur gestion n'admet point de partage. Aussi, tout simplement, M. Emile Bourgeois s'en va.

Il estima nécessaire à la prospérité de sa maison l'établissement d'un nouveau régime. A force de réclamations, il obtint du Gouvernement et du Parlement l'approbation de ses idées. Puis, jugeant son fidèle collaborateur mieux fait pour appliquer la réforme conçue en commun, il lui en confie la charge : noble exemple de désintéressement.

Stendhal et les modernes

Cet homme qui a tant aimé les arts et plus encore l'amour a été fêté par nos plus notoires contemporains, au jardin du Luxembourg, où l'on inaugurait son médaillon modelé par David d'Angers et repris par Rodin.

M. Paul Bourget, M. Maurice Barrès étaient là, et il n'y a rien à reprendre au discours prononcé par M. Bourget qui, il y a trente ans déjà, publiait dans les *Essais de psychologie contemporaine* des pages sur Stendhal qu'adolescents nous lisions avec avidité.

Et pourtant le passionné et ironique H. Beyle, si son ombre flottait autour du monument, a dû sourire en entendant les éloges intelligents des plus éminents de nos traditionnalistes. Certes, il nous est aisé de consentir à ce qu'a dit M. Paul Bourget, mais il sied peut-être de poser une question.

Stendhal dansant.
(Croquis d'A. de Musset.)

Cette nouveauté effrayante, cette horreur du mensonge que Stendhal apportait dans la littérature de 1810 à 1840, les hommes de valeur qui tenaient alors la place qu'occupe si dignement M. Paul Bourget n'y ont pas été sensibles. On a vendu dix-sept exemplaires de *l'Amour* en dix ans. Et l'on se demande si ceux qui parlent avec éloquence et justesse de Stendhal aujourd'hui seraient prêts à sentir et à louer un homme qui, dans la littérature ou l'art contemporain, arriverait avec quelque chose de neuf, de hardi, en dehors des conventions, quelque chose de passionné et de vrai.

Et voilà, en vérité, le seul point qui nous intéresse.

CLAUDE ANET.

Le "Prix de Paris"

La note où le dernier Bulletin *exposait le projet, d'initiative parlementaire, d'instituer un « Prix de Paris » a recueilli l'approbation de certains artistes étrangers. Nous ne saurions mieux faire que de rendre publiques les lettres qu'ils nous adressent. Voici celle que nous recevons de M. Cameron Burnside, le peintre américain, membre de la Société Nationale des Beaux-Arts, auteur d'un émouvant* Hommage de l'Amérique à la France *dont la Société de la Croix-Rouge américaine a fait don au Luxembourg.*

27 juin 1920.

L'idée me parait particulièrement bonne. A Paris, où il y a une telle activité intellectuelle, il est parfois assez difficile, pour un jeune étranger, à moins d'être doué d'un caractère très fort, de garder, pour ainsi dire, son équilibre, entouré, dans un pays qui lui est étranger, de tellement de différents points de vue. La maison fournirait un centre directif qui serait pour lui un frein en même temps qu'un stimulant où il prendrait immédiatement contact avec la vraie culture française, et se formerait une appréciation à peu près juste de la vie artistique parisienne.

CAMERON BURNSIDE.

D'un artiste polonais, M. Wladimir de Terlikowski, dont le ruban rouge vient de signaler le talent, cette courte lettre, enthousiaste comme son auteur :

Comme artiste et comme Polonais, j'applaudis de tout mon cœur au projet d'une maison pour les artistes étrangers. L'avantage sera surtout pour eux: une fois de plus nous pourrons admirer votre génie national et la belle âme française.

WLADIMIR DE TERLIKOWSKI.

Anglais, M. Rupert C. Bunny, sociétaire de la Société Nationale des Beaux-Arts, nous offre des suggestions pratiques dont pourra s'inspirer la réalisation du projet Rameil :

L'idée dont vous parlez me semble tout à fait intéressante, mais pourquoi demander à la France (qui déjà est tellement généreuse dans son accueil aux artistes étrangers) d'assumer encore une dépense qui, me semble-t-il, devrait incomber aux différents pays intéressés?

Car d'abord, il faudrait un hôtel pour les loger car, je crois, à la Villa Médicis, les lauréats sont logés? Et puis des salles de toutes sortes pour se distraire ou pour causer...

Moins optimiste, un peu amer, M. Kupka, franco-tchèque, comme il se nomme avec raison, n'espère pas de fort heureux effets d'une initiative officielle. Il exprime en ces termes une opinion qu'il n'en est pas moins intéressant de recueillir :

N'y a-t-il pas une disproportion entre cette hospitalité envers les nourrissons étrangers et l'intérêt qu'on aurait à soutenir les nombreux talents de la jeune France?

On s'entête à ignorer leur situation matérielle, leur lutte pour le pain quotidien — sans compter celle pour faire valoir leurs efforts en art. Ce sont cependant eux qui attirent leurs confrères étrangers vers Paris.

Certes, le projet de la maison des artistes étrangers a du chevaleresque et — n'en doutons pas — le confortable n'y fera pas défaut : on la pourvoira de l'« intelligente » direction de l'un des redingotards des Beaux-Arts-délayés; le champ des artistes-diplomates sera agrandi de quelques mètres carrés de parquet glissant. Il reste à savoir si les artistes étrangers voudront — ou pourront — bénéficier pendant longtemps des avantages offerts.

Que n'a-t-on pas songé tout simplement à ouvrir grandes les portes d'une maison, où l'on offre le gîte — et deux, trois dîners par semaine à de jeunes artistes intéressants quelle que soit leur nationalité?

François Kupka, franco-tchèque.

Chronologie

Même si la correction des épreuves de son livre sur les Noirs d'Afrique (*Des Inconnus chez moi*) lui en laissait le loisir, Mme Lucie Cousturier ne protesterait pas. Rectifions pour elle l'entrefilet de la page 316 du *Bulletin*, « Un Panneau de boutique ».

Parmi vingt autres noms qu'il a déchiffrés avec exactitude sur le palimpseste mural de la rue Le Peletier, T. fait figurer celui de notre collaboratrice. Or, à l'époque de Le Barc de Boutteville, elle jouait à la poupée. Son début dans la peinture est du siècle suivant.

Les grands Collectionneurs

VII. — Sa majesté Tembinok'

Nous n'avons pas été l'interviewer en Polynésie : le régime des passeports, legs de la guerre, rend difficile le moindre voyage; peut-être même ce roi, que la graisse envahissait, est-il mort.

Par R. L. Stevenson nous le connaîtrons pourtant. L'infatigable promeneur des Mers du Sud — qui habita, aux Marquises, l'île de Hiva-oa où mourut le peintre et sculpteur Gauguin — habita aussi, dans l'archipel Gilbert, l'atoll d'Apémama où régnait l'amateur Tembinok'. Une traduction, par Théo Varlet, de son livre Les Gilberts *paraît, ces jours-ci, sous la marque de la Sirène. Maints chapitres y sont consacrés à ce grand prince. En voici deux ou trois pages :*

Le roi Tembinok' est beaucoup moins économe que ses femmes. Il est avide de choses nouvelles et étrangères. Des malles et des malles, dans l'enceinte du palais, sont bondées. On y trouve pendules, boîtes à musique, lunettes bleues, parapluies, gilets de tricot, pièces d'étoffe, outils, fusils, canardières, médicaments, conserves européennes, machines à coudre, et même (le plus extravagant) des poêles! — tout ce qui a jamais attiré son œil et séduit son appétit, tout ce qui lui a plu par son utilité, ou l'a dérouté par son apparente inutilité.

Il est possédé par les sept démons du collectionneur. Il entend parler d'un objet, et une ombre passe sur son visage : — Je croire je pas avoir lui, dira-t-il.

Et les trésors qu'il possède n'ont plus aucun prix en comparaison. Si un navire doit relâcher à Apémama, le marchand se creuse la

cervelle pour découvrir une nouveauté, qu'il laisse négligemment dans la cabine principale ou dissimule à demi dans la sienne, afin que le roi, qui monte toujours à bord, la découvre de lui-même.

— Combien vous vouloir? demande Tembinok', désignant l'objet au passage.

— Non, roi, cela trop cher, réplique le marchand.

— Je penser je aimer lui, dit le roi.

Il s'agissait d'un globe à poissons rouges. Une autre fois, c'était du savon parfumé.

— Non, roi, cela coûte trop cher, dit le marchand. Trop bon pour un Canaque.

— Combien vous en avoir ? Je prendre tout lui, répliquait Sa Majesté, qui devenait possesseur de dix-sept boîtes à deux dollars le pain.

Ou encore, le marchand feint que l'article n'est pas à vendre, que c'est sa propriété privée, ou un héritage, ou un cadeau; et le truc réussit infailliblement. Contrecarrez le roi, et vous le tenez. Sa nature d'autocrate se cabre devant l'affront d'un refus. Il y voit comme un défi, serre les dents tel un chasseur se butant à une clôture, et, sans un signe d'émotion, ni presque d'intérêt, il s'entête à enchérir.

Ainsi, pour nos péchés, il lui prit la fantaisie d'avoir le nécessaire de toilette de ma femme, objet absolument inutile à un homme, et fort éprouvé par des années d'usage. Un après-midi de bonne heure, il arriva chez nous, s'assit, et, sans préambule, offrit de l'acheter.

Je lui répondis que je ne vendais rien, et qu'en tout cas, le nécessaire était un présent d'ami; mais il était familiarisé depuis longtemps avec ces prétextes, et savait ce qu'ils valaient et comment on en venait à bout. Adoptant ce qu'on nomme, je crois, « la méthode objective », il tira une sacoche pleine d'or anglais, souverains et demi-souverains, et se mit à les déposer un par un sur la table, sans rien dire.

A chaque nouvelle pièce, il jetait un coup d'œil sur nos physionomies. En vain, je continuais à protester que je n'étais pas un marchand, il ne daignait répondre. Il devait y avoir vingt livres sur la table, et il allait toujours, et notre embarras commençait à se mêler d'irritation, lorsqu'une heureuse idée vint à notre secours : « Puisque Sa Majesté appréciait tellement le nécessaire, dîmes-nous, nous n'avions plus qu'à la prier de l'accepter en cadeau. » Ce fut le plus étonnant coup de théâtre auquel Tembinok' assista jamais. Il comprit trop tard

Photo Druet.

que ses instances étaient déplacées; il resta un moment la tête basse, puis, la relevant d'un air confus :

— Je honte, dit le tyran.

Ce fut la première et dernière fois que nous l'entendîmes avouer une lacune dans sa conduite. Une demi-heure après, il nous envoya une malle en bois de camphrier, valant quelques dollars à peine, — mais Dieu sait combien Tembinok' l'avait payée.

Tembinok' sortit, comme d'une Corse, de son île minuscule et tenta de réaliser par la conquête l'empire de l'archipel : l'Angleterre l'entrava, lui aussi. Il avait l'âme valeureuse et son physique même était dominateur :

Nous ne le vîmes jamais sans être frappés de ses extraordinaires dons naturels pour le théâtre : un profil crochu comme celui du Dante, une crinière de longs cheveux noirs, l'œil brillant, impérieux et inquisiteur; pour certains rôles, et pour qui eût su en tirer parti, ce profil était une fortune. Sa voix convenait aussi bien, car elle était stridente, puissante. et bizarre, avec une note pareille à celle d'un oiseau de mer.

Dans cette île où il n'y a pas de modes, personne pour les lancer,

bien peu de gens pour les suivre si elles étaient lancées, et personne pour critiquer, il s'habille — de même que vivait Sir Charles Grandison — à sa fantaisie.

Tantôt il porte une robe de femme, tantôt un uniforme de marine; tantôt (et le plus souvent) il se montre en un costume carnavalesque de son invention : des pantalons et une bizarre jaquette à pans de chemise, dont la coupe et la façon sont des merveilles de l'industrie insulaire, et l'étoffe toujours des plus somptueuses, parfois de velours vert, parfois de soie rouge cardinalice.

Cette mascarade lui sied admirablement. Avec la robe de femme, il a une allure sinistre et fantastique à ne pas croire. Je le revois encore à cette heure s'avançant tout seul à ma rencontre, sous le soleil féroce, — une vraie illustration de Hoffmann.

On voit que le collectionneur d'Océanie diffère nettement du collectionneur d'Europe ou d'Amérique par le costume.

F. F.

*

Faute de pièces provenant de la collection du roi, nous illustrons cet article de quatre statuettes polynésiennes en bois, qui appartiennent à M. J. Hessel, et du bas-relief en bois, de Paul Gauguin, « Soyez mystérieuses ».

Félix Vallotton et l'Institut Carnegie

Le *Bulletin de la Vie artistique*, ayant eu écho d'un différend entre M. Félix Vallotton et l'Institut Carnegie, a sollicité de ce peintre quelques précisions.

Voici sa réponse :

Il y a quelque temps, en février, je crois, je fus hélé au téléphone par une voix inconnue me sollicitant d'envoyer une toile à l'exposition Carnegie à Pittsbourg. Pour plus amples détails, on m'indiquait l'expéditeur chargé des envois, qui me renseignerait.

Les renseignements furent qu'il s'agissait d'une entreprise mondiale et somptueuse. On me remit une invitation régulière portant qu'on se chargeait de tous frais, — transports, assurances, etc., — le tout sur papier de luxe.

Grisé, je choisis une toile importante, la Bibliothèque, *exposée chez Druet il y a un an et qui n'y choqua personne ni par l'exécution ni par le sujet, de la plus extrême décence.*

Des semaines passèrent, et je reçus de M. John W. Beatty, directeur du département des beaux-arts de l'Institut Carnegie, un carton portant cet avis daté du 16 avril :

« J'ai le regret de vous informer que votre tableau intitulé la « Bibliothèque, *proposé à l'Exposition annuelle, n'a pas été accepté « par le Jury international. Il vous sera retourné le plus tôt possible. »*

L'aventure n'est que drôle, mais comporte cependant une indication pour les confrères tentés de se fourvoyer là-dedans.

Dans tout cela il n'y eut qu'un fautif, et c'est moi, qui eus le tort de me prêter à ces facéties, — je ne récrimine donc pas.

Peut-être le mot néant *à côté de la question relative aux honneurs fut-il déterminant dans mon cas. Si non, l'histoire serait alors parfaite.*
— F. VALLOTTON.

L'hypothèse finale de M. Félix Vallotton est tout à fait vraisemblable. Le 11 février, le fonctionnaire précité de l'Institut Carnegie lui avait, en effet, adressé de Pittsburg la noble lettre suivante que les mots « honneurs » ou « récompenses », tels les feux d'un phare à éclipses, illuminent non moins de huit fois :

Carnegie Institute
JOHN W. BEATTY, M.A.
DIRECTOR OF FINE ARTS.

Pittsburg, Pa. le 11 février 1920.

M. Félix Vallotton
c/o R. Lérondelle
Succr. to P. Navez
76 rue Blanche
Paris, France

Monsieur,

Le catalogue de l'Exposition internationale à l'Institut Carnegie est une des rares publications d'exposition annuelle indiquant la liste des honneurs et des récompenses obtenus par les artistes. En effet, ce catalogue fait autorité dans le monde des arts pour tous les renseignements concernant les honneurs et les récompenses décernés aux peintres. Nous voulons établir ces listes aussi complètes et aussi exactes que possible et, à cet effet, nous venons réclamer votre bonne assistance. Au lieu de donner les noms seuls des villes où les honneurs et les récompenses ont été accordés, nous désirons créditer les organisations qui ont honoré les artistes, ou les institutions où les peintres sont représentés.

Vos réponses aux questions suivantes seront grandement appréciées :

1. *De quelles sociétés d'artistes ou de quel institut d'art êtes-vous membre?*

2. *Dans quelles collections permanentes êtes-vous représenté?*

3. *Veuillez donner la liste des récompenses qui vous ont été décernées par diverses organisations d'art et mentionner les noms des expositions (et des villes où ont eu lieu ces dernières), ainsi que l'année où la récompense vous a été adjugée.*

Nous apprécierons hautement cette information qui nous permettra de donner des renseignements dans notre catalogue d'une manière absolument exacte.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JOHN W. BEATTY, *directeur.*

Sur la question des honneurs et des récompenses, l'infortuné Félix Vallotton fut bien obligé de répondre *néant*. Aussi pourquoi, quand une administration bien avisée se montra disposée à l'introduire dans

la Légion d'honneur, la pria-t-il (tout en remerciant) de n'en rien faire? — modestie que témoignèrent, dans les mêmes circonstances, MM. Claude Monet, Bonnard, K.-X. Roussel, Vuillard...

Apprenons à l'Institut Carnegie (mais ces noms auront-ils pour lui une signification?) ceci :

Edouard Manet n'obtint jamais au Salon de médaille plus reluisante que celle de 2e classe et, pour qu'il eût — c'était à la fin de sa vie — le ruban rouge, il fallut l'accession au ministère des Beaux-Arts de son ami Antonin Proust. Renoir ne fut décoré que dans sa vieillesse. Van Gogh, Seurat, Berthe Morisot, Sisley, Lautrec, Camille Pissarro, Gauguin, Cézanne, Cross, Degas moururent vierges d'honneurs et de récompenses.

De ces grands peintres aucun ne fut membre de l'Institut de France ni même ne risqua de l'être.

Mais M. John W. Beatty croit aux titres. Son nom s'accompagne d'un M. A. qui doit vouloir dire quelque chose. Nos efforts pour lui inculquer quelque scepticisme sont vains.

Henri-Matisse et la triennale d'Anvers

Ce salon triennal (5 juin-8août 1920) a été organisé à Anvers par la Société royale d'encouragement des Beaux-Arts et « l'Art Contemporain ».

Henri-Matisse.
La jeune fille au chapeau corbeille.

Quatre des tableaux français qui y furent envoyés sont reproduits ici.

Parmi eux figure une toile de M. Henri-Matisse. Elle fait l'objet d'une lettre en date du 20 juin, de M. Roger Avermaete, directeur de la revue mensuelle *Lumière*, 160, avenue d'Amérique, à Anvers :

J'ignore si vous êtes au courant de ce qui s'est tramé à l'exposition triennale d'Anvers. Dans tous les cas, j'estime de mon devoir de vous signaler ce que les artistes indépendants d'Anvers, — il en reste quelques-uns — pensent des menées des dirigeants officiels de l'art aux bords de l'Escaut.

Or donc, ouvrant le catalogue de la dite exposition, nous y avons lu, page 25 :

K.-X . Roussel. — Les Ménades et la tête d'Orphée.

MATISSE (Henri).

182. — *Jeune fille au chapeau corbeille.*

Mais nous avons vainement cherché le 182 *dans toute l'exposition. Informations prises, on voulut bien nous dire que le* 182 *n'était pas exposé... faute de place. alors que d'innombrables croûtes triomphent en ce Salon, celle-là nous parut un peu raide! Bien entendu, personne n'accepta cette raison cousue de fil blanc. On va aux nouvelles et on apprend que le tableau n'a pas été exposé parce que... trop avancé aux yeux du jury! D'aucuns firent de vaines tentatives pour voir la toile, déclarèrent vouloir l'acheter. Rien n'y fit. On ne voulut pas la montrer.*

Evidemment Matisse est au-dessus de ce geste stupide. Ce qui est plus navrant, c'est qu'il n'y a pas moyen de protester dans la presse quotidienne anversoise, celle-ci étant d'une telle ignorance en matière artistique qu'elle trouve le Salon trop avancé et qu'elle hurle devant un timide impressionniste. Notre revue protestera dans son prochain numéro. Ce n'est pas assez. C'est pourtant mieux que rien.

Espérant obtenir bientôt un mot d'explication sur les circonstances dans lesquelles auraient été faites les invitations, etc...

Quelques observations :

1° Selon cette lettre de M. Roger Avermaete, la non-exposition de la *Jeune fille au chapeau corbeille* serait le fait du jury. — Or c'est la première fois qu'en cette affaire il est question

Paul Signac. — Le Pont-Neuf.

d'un jury. Le Salon triennal, en la personne de son secrétaire, M. Groemaere, procéda, en effet, par invitnations fermes, seul procédé courtois et, au surplus, seul moyen de faire aboutir sa démarche. Il prenait d'ailleurs à sa charge, ainsi qu'il est de règle quand il s'agit d'invitations, tous frais d'emballage, d'assurance et de transport. Et, comme la maison propriétaire des tableaux en jeu ne mettait pas assez de zèle à s'exécuter, il lui télégraphiait le 13 avril : « *Liste incomplète. Matisse, Roussel, Vuillard manquent. Veuillez compléter d'urgence et indiquer frais assurance.* (Signé) *Secrétaire du Salon triennal.* » La situation était donc nette et les obligations des organisateurs strictes.

Bonnard. - Le Jupon écossais.

2° Le Salon triennal — et c'est, à notre connaissance, un cas unique — décide de ne pas accrocher tel ou tel des tableaux qui lui ont été confiés sur la foi des traités. Correcte ou non, cette décision doit évidemment avoir pour conséquence rigoureuse le renvoi du tableau à son propriétaire. Or, non seulement on ne lui renvoie rien, mais on ne l'avise même pas de l'incident (s'imaginant sans doute que cet incident ne serait pas divulgué, — hypothèse qui faillit être exacte). De sorte que, en pure perte pour lui et sans avantage pour personne, on le prive pendant des mois d'une œuvre qu'il estime précieuse et qui l'est.

Comme dans le cas Vallotton-Carnegie, il y a là matière à rendre circonspects à l'avenir les peintres et leurs éditeurs.

Impartial, le *Bulletin de la Vie artistique*, qui a reproduit la protestation du directeur de la revue anversoise *Lumière*, reproduirait les explications ou rectifications éventuelles de l'administration du Salon triennal anversois.

*

Cependant, M. Henri-Matisse, qui s'est dépouillé de sa barbe, peint sur la plage d'Etretat des poissons qu'un pêcheur arrose pour les maintenir brillants.

Ici...

LA CURIOSITÉ

Le marteau des commissaires-priseurs ne s'entend plus guère. La saison des grandes ventes est virtuellement close. Cependant, M^e^ Fournier a dispersé récemment, à l'Hôtel Drouot, une importante collection d'estampes où régnaient Méryon et Zorn. Du premier, la célèbre *Abside de Notre-Dame* a produit 20.000 francs; du second de belles épreuves ont obtenu : l'*Orage*, 8.000 francs; *En omnibus*, 10.000 francs; *Ernest Renan*, 17.000 francs; *l'Irlandaise*, 6.000 francs; *Au piano*, 7.200 francs.

AU MUSÉE CARNAVALET

Mme Waldeck-Rousseau vient d'offrir à la ville de Paris, pour le musée Carnavalet, un buste en terre cuite de Gambetta, par Falguière; un buste de Victor Hugo, par Dalou; divers souvenirs de Gambetta (coupe-papier, fleurs encadrées, etc.) ; un lot d'insignes maçonniques. D'autre part, Mme Alphonse Falco a offert pour le même musée un modèle de carrosse en or, enrichi de roses et de rubis, ayant appartenu à la duchesse de Berry, ainsi qu'une importante collection de gravures, plans, autographes et documents divers sur l'histoire de Paris et celle des expositions universelles.

Enfin, par un don de M. Henri Béraldi, le musée Carnavalet reçoit une aquarelle de Sweebach des Fontaines, représentant la Fédération au Champ de Mars en 1790 et un dessin de Victor Adam sur la mort de Mgr Affre en 1848.

En ce qui concerne le buste de Victor Hugo, offert par Mme Waldeck-Rousseau, le conseil municipal voudrait être autorisé à le mettre dans la maison du poète, place des Vosges.

JEUNES FILLES

L'école Elisa-Lemonnier, du nom de la saint-simonienne sa fondatrice, est, pour l'enseignement professionnel des femmes, la grande école municipale d'art industriel; Mme Luisa Chatrousse la dirige; Mmes Richard, Boole, etc., y professent, et les travaux de leurs élèves y étaient exposés la semaine dernière.

Divulguons le nom, vierge encore d'encre d'imprimerie, de quelques-unes de ces artistes ou artisanes : Charlotte Ibels, N. Tirillo,

L. Karcher, Germaine Berton (une affiche avec soleil polaire et icebergs hantés des pingouins), Lucienne Basset (masque de Méduse pour un théâtre), Suzanne Anstett, Y. Majola, Jeanne Vilpelle, les sœurs Moulin, S. Olive...

L'exposition de la rue Duperré avait tout pour plaire : sa fraîcheur (« Quinze ans, ô Roméo, l'âge de Juliette ») ; sa brièveté (deux jours, 10 et 11 juillet) ; sa discrétion (on n'avait invité personne). Quel exemple pour les grands Salons!

LA « TRANCHÉE DES BAÏONNETTES »

Sur l'initiative de l'ambassade des Etats-Unis en France, un comité recueille les fonds destinés à l'érection d'un monument qui perpétuera le souvenir de la « Tranchée des Baïonnettes ».

Le Monument de la Tranchée des Baïonnettes
d'après le dessin original d'André Ventre.

Ce n'est pas un monument sculptural qu'a conçu l'artiste auquel a fait appel le comité, c'est un vaste caveau sans ornement. L'architecte, M. André Ventre, se refuse même à employer la pierre : c'est en béton de tranchées, avec les matériaux grossiers qui firent la guerre, qu'il veut construire ce vaste sépulcre.

Le problème était celui-ci : empêcher les herbes de renaître et la terre régénérée d'ensevelir les baïonnettes qui doivent demeurer visibles. Une vaste dalle posée au-dessus du terrain funéraire, et que porteront de courts entre-colonnements, couvrant le col et l'empêchant de recevoir ni pluie ni soleil, ne le laissera pas revivre à cet endroit consacré. Une façade toute nue, ornée seulement d'une haute croix, emblème du sacrifice, limite la construction, qu'une intelligente disposition marie au sol ravagé.

M. André Ventre a fait creuser, en effet, devant l'entre-colonnement qui permet d'apercevoir les baïonnettes, une nouvelle tranchée à une seule issue. Un boyau profond y conduit, qui ne permet de voir le monument qu'en l'atteignant, afin de suggérer au visiteur le recueillement nécessaire. Celui-ci pénètre par un sobre portrail formé de gros blocs de béton et qui portera, gravés, les noms des héros. C'est là tout. M. Ventre a voulu éviter toute anecdote qui disperserait l'émotion. Il soumet l'art à la pensée.

A STRASBOURG

— M. Hans Haug, conservateur du musée strasbourgeois de Rohan (rouvert en avril 1919), se félicite avec raison du nouveau groupement de ses collections, du XV^e^ au XIX^e^ siècle. La section française reste, hélas, assez pauvre, et il serait convenable de l'enrichir sans tarder. Par chance, il y a des donateurs. M. Ernest May a offert *le Contrat de Mariage*, des frères Le Nain et un beau portrait d'homme, peint par Philippe de Champaigne. De même est entré au musée un Jean Kupetzky, — le Rigaud allemand, — don de la baronne Gérard de Watteville. On organise en ce moment quatre salles de maîtres modernes.

— Un groupement de peintres, sculpteurs, architectes vient de naître à Strasbourg : « Les Artistes Indépendants d'Alsace ». C'est un beau titre. M. Lucien Blumer est président, et M J.-E. Michel-Mœckler le seconde.

ERRATUM

Au dernier numéro du *Bulletin de la Vie artistique*, page 437, l'inscription « Vuillard, *la Femme à table* » a été placée sous la reproduction d'une « *Femme au canapé* » de Bonnard.

Mais nous faisons là une rectification bien inutile, puisque nos lecteurs sont perspicaces et que, d'ailleurs, la signature de Bonnard apparaissait nettement sur le cliché.

...et ailleurs

LA BELGIQUE ET LE TRAITÉ DE PAIX

La Belgique récupère Van Eyck et Bouts. Conformément aux stipulations du traité de Versailles, l'Allemagne a restitué au gouvernement belge les volets du célèbre polyptique des frères Van Eyck, l'*Adoration de l'Agneau mystique*, acquis en 1821, et provenant de la cathédrale de Gand, et les volets de la *Cène* de Thierry Bouts, acquis par la Pinacothèque de Munich et le musée de Berlin, provenant de la cathédrale de Louvain.

Les chefs-d'œuvre, accompagnés par M. Verlant, directeur des Beaux-Arts du gouvernement royal, et par M. Hulin de Loo, membre de la commission des musées, sont arrivés sans incident à Bruxelles, où les retables seront reconstitués et exposés.

Un de nos confrères belges, le *Journal de Bruxelles*, a pu obtenir de M. Verlant le récit de l'expédition. Nous croyons devoir le reproduire : le fait appartient à l'histoire.

« J'ai reçu ordre, a conté M. Verlant, de me trouver à Berlin le 30 juin avec M. Hulin de Loo. Notre mission consistait à identifier les panneaux, à les recevoir, à surveiller leur emballage et à rentrer avec ce trésor en Belgique. Ces opérations se sont passées le 1er juillet, de la façon la plus simple, grâce à l'intervention du service de récupération. Nous avons été mis en rapport avec un ingénieur belge, M. Legrand, attaché à ce service, et avec le commandant Boulanger, qui est chargé à Berlin des relations avec les chemins de fer allemands.

« Par l'intermédiaire de M. Legrand, dont nous n'avons eu qu'à nous louer, nous sommes entrés en relations avec l'administration allemande représentée par M. von Stein et qui a dans ses attributions les questions de restitution. Le Musée de Berlin a joué dans toute cette affaire un rôle passif. Il avait reçu ordre d'avoir à nous livrer les tableaux lui appartenant et à recevoir également pour nous les livrer les tableaux appartenant au Musée de Munich dont nous devions également prendre possession.

« Nous nous sommes donc rendus au Musée de Berlin où nous avons vu M. Friedlænder, directeur du Musée, homme très compétent et que M. Hulin de Loo connaissait personnellement. Son nom ne figure pas parmi les signataires du célèbre manifeste des intellectuels allemands; c'est un homme de science avec lequel il est possible de

s'entendre. Si tous les Allemands avaient été comme lui, nous n'aurions pas eu la surprise désagréable de 1914. J'ai été charmé, pour ma part, de ne pas avoir à traiter avec M. Bode, directeur général des Musées de l'Etat prussien, qui apposa son paraphe au bas de ce manifeste. Je ne lui aurais pas serré la main et je n'aurais pas échangé avec lui une seule parole qui ne fût pas indispensable à l'exercice de la mission dont nous étions chargés. Nous avons donc eu fort heureusement affaire à M. Friedlænder et à son adjoint, M. Oldenburger. Nous avons vérifié les tableaux, constaté leur état et pris les mesures nécessaires à l'emballage. Le mercredi 30 juin ils pendaient encore à leur place au Musée et nous avons vu deux dames d'âge mûr fort occupées à prendre une copie d'un des principaux fragments. Le lendemain, on les avait descendus, emballés, mis en caisses. Tout cela s'est fait en notre présence ; nous avons demandé certaines améliorations à l'emballage prévu et nous avons assisté à la « mise en bière ». Puis, nous avons dressé procès-verbal et présidé au transport des panneaux des Musées de Berlin et de Munich à la gare de Potsdam. Les caisses ont été placées dans un fourgon spécial du train qui a quitté Berlin vendredi à midi.

« Dans ce train ont pris place avec nous M. Marhefka, délégué de l'administration allemande, et le commandant Boulanger, les tableaux étant confiés à la garde de deux soldats belges chargés d'exercer une surveillance rigoureuse. A deux heures du matin, samedi dernier, nous avons signé à Aix-la-Chapelle un protocole aux termes duquel l'Allemagne dégageait sa responsabilité à partir de ce moment et nous avons pris congé de M. Marhefka. Le jour même, nous arrivions à Bruxelles avec notre butin... »

RÉTROSPECTIVEMENT...

On lira avec intérêt un article tout à fait remarquable, publié, dans la revue de Barcelone, *Hojas selectas* (numéros de mai et de juin), par le Dr Carlos Sarthou Carreres, de la Real Academia de la Historia, sous le titre : *Las pinturas góticas y renacimiento en la provincia de Castellón.* C'est une occasion excellente de se renseigner sur des chefs-d'œuvre mal connus en France, plus ou moins cachés qu'ils sont dans les églises de Villaréal, au couvent de San Onofre de Todolella, à Lucena, à l'ermitage de la Albareda, à La Mata, à Bel, Jerica, Nules, Altura, à La Jana, à San Mateo, à Bechi, à

Vallibona, à Sot de Ferrer, à Fuente la Reina, à Pina, à Ayodar, à Villatoreas, à Segorbe, à Traiguera, Villafranca, Alcora, Canet lo Rorg, Calig, Villahermosa, et autres lieux plutôt ignorés de la majorités des touristes artistes. Ces œuvres sont souvent de peintres inconnus, mais il en est d'autres qui portent les signatures ou les monogrammes de Sassoferrato, de Morella (1418), de Montoliu, de Camerón (XVIII[e] siècle), de Ribalta, Greco, López, J. Espinosa, Planes, Zariñena, José Vergara, Laffaya, Vicente Reyes Corrandi, Juan Masip, Ribera, Zurbaran (neuf tableaux dans la province de Castellon), Berretoni... *y otros.*

L'APOLLON ÉTRUSQUE

Au cours de fouilles effectuées à Veii, près Rome, on a ramené au jour une statue d'Apollon, terre cuite de grandeur nature, qui est considérée comme le plus beau spécimen céramique de l'art ionique-étrusque (VI[e] siècle avant notre ère). L'œuvre est contemporaine de ce sculpteur Vulcas qui vivait sous le règne de Tarquin le Superbe.

MAX KLINGER EST MORT

On annonce la mort, à Gross-Iena (Saxe), d'un des artistes les plus célèbres de l'Allemagne, le peintre graveur Max Klinger. Ses eaux-fortes, exécutées d'une pointe nerveuse et mordante, lui avaient valu depuis longtemps une estime universelle. Jules Laforgue, alors lecteur de l'impératrice Augusta, femme de Guillaume I[er], avait exprimé, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, une très vive admiration pour elles. Vers le milieu de sa carrière, Klinger s'adonna à la sculpture, et tout particulièrement à la sculpture chryséléphantine et à la sculpture peinte. Ses travaux de statuaire, et, entre autres, son *Beethoven*, avaient causé une sensation profonde. Il n'avait que 63 ans.

PASCAL FORTHUNY.

Propos de Table

HAUTE ÉCOLE

C'est une vieille histoire. Elle a Henri Monnier pour héros. Si vous la racontez, rafraîchissez-la en l'attribuant à un de vos contemporains.

Il a été invité à dîner. Il est très en retard et monte l'escalier quatre à quatre.

— Comment masquer mon impolitesse?... Bah! je vais amuser mes amis d'une entrée de cirque.

Il a sonné... A cheval sur sa canne, il s'élance dans la salle à manger et, chevauchant sa bête illusoire qui caracole et hennit, Joseph Prudhomme fait trois fois le tour de l'immense table illuminée où tout bruit de fourchette, de cristal et de voix a cessé net.

Surpris de ce silence, il regarde et, pétrifié, s'aperçoit qu'il ne connaît pas un seul convive.

Il s'est trompé d'étage.

Et le voilà derechef dans l'escalier.

— Ce n'est pas encore ça qui m'aura mis en avance, gommelle-t-il en l'escaladant.

Cliché Durand-Ruel.

Claude Monet.

LA NOUVELLE RICHE

L'ananas se recommande à l'attention de tout peintre cubiste par ses squames géométriques. Pour une nature morte, le jeune peintre D... avait donc besoin d'un ananas. Il dépêche sa femme chez le marchand de produits exotiques de la place de la Madeleine.

— Combien?

— Trente francs.

Et comme la gentille ménagère hésitait, une dame d'opulence manifestement récente saisit le fruit monumental et se l'annexe avec orgueil.

Huit jours après les deux femmes se retrouvent dans la boutique d'Hédiard :

— Ah! madame, vous avez eu bon nez de ne pas acheter l'ananas! Mais quel sale pot-au-feu ça m'a valu, et quel dîner raté!

LA VIGNE

Hier soir, à un dîner de peintres, quelqu'un racontait ceci :

A l'institution W..., — institution pour demoiselles, — le cours d'histoire de l'art ayant porté sur la sculpture grecque et romaine, on avait conduit les jeunes filles au Louvre, salles des Antiques.

Au retour, la directrice du pensionnat :

— Eh bien, mesdemoiselles, qu'avez-vous vu?

— Madame, nous vous dirons ça l'automne prochain... à la chute des feuilles.

Manet.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.